SUR LE FRONT DE L'EST

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

directs, l'autre également touché, prit feu. Des chasseurs allemands, escortant des avions de combat, ont mitraillé au retour une vedette rapide bolcheviste à l'ouest de Cronstadt et l'ont incendie.

Radio-Moscou reconnait la supériorité allemande

Amsterdam, 27. — Un communiqué diffusé par Radio-Moscou concernant les combats qui se déroulent sur le front méridional de Russie, annonce entre autres : « Plus que jamais les troupes allemandes ont prouvé au cours des opérations actuelles leurs qualités tout à fait supérieures en ce qui concerne la concentration rapide de leurs armées et pour l'organisation d'une campagne par leur état-major et montré l'abondance des excellents transports motorisés dont elles disposent ».

Chiffres significatifs

Amsterdam, 27. — Dans un commentaire diffusé par Radio-Londres, M. Patrick Lacey demande aux Anglais : « Avez-vous déjà calculé les distances parcourues par les Allemands depuis le mois de juin de l'année dernière, au cours de la campagne contre les Russes ? Si vous le faites, poursuit-il, vous constaterez que la plus courte de ces distances est de 450 milles et s'étend entre la Prusse orientale et le front de Léningrad. Dans le centre, 650 milles séparent la frontière polonaise de 1939 du secteur de Moscou. Dans le sud, cette distance mesure, en partant de la Pologne ou de la Roumanie, 900 milles jusqu'au point le plus avancé sur le Don. Ces chiffres nous font toucher du doigt plusieurs réalités : l'immense étendue de terrains perdus par les Soviets; l'extrême ténacité avec laquelle ils poursuivent la lutte, et, surtout, l'étonnante organisation des lignes de ravitaillement allemandes ainsi que le travail requis pour se maintenir dans des régions tellement immenses, où en outre se poursuivent encore des guérillas.

Malte a subi sa 2.800e attaque aérienne

Amsterdam, 27 — Selon le service d'informations britannique, Malte a subi hier sa 2 800e attaque aérienne.

Berlin, 27. — On annonce de source militaire :

Hier des avions de combat allemands ont de nouveau bombardé l'aérodrome anglais de Luca (île de Malte). Trois appareils britanniques ont été détruits au sol. Une autre formation d'avions de combat allemands a bombardé l'aérodrome de Halfar.

Les hangars ainsi que des positions de D. C. A. ont été touchés par des coups directs.

UN GÉNÉRAL AMÉRICAIN A LA TÊTE DE TOUTES LES TROUPES « ALLIÉES »

Genève, 27. — Radio New-York apprend de source autorisée que le général Marshall, commandant en chef des forces terrestres américaines, serait nommé au poste de commandant en chef de toutes les troupes alliées.

La Suède proteste contre le bombardement d'un convoi par des avions soviétiques

Stockholm, 27. — On annonce qu'à la suite du bombardement par avions, mercredi, d'un convoi qui se trouvait dans les parages de Borgholm, dans l'île suédoise d'Oeland, le gouvernement suédois a adressé une protestation au gouvernement soviétique.

A L'EXPOSITION DE LILLE

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

res. Grodno tombe aux mains des troupes du Reich et la route est libre. Nous assistons à une bataille de chars qui ouvre la route de Riga. La ville est attaquée par le sud et Riga est occupée. La population accueille les vainqueurs qui sont aussi des libérateurs. Les soldats allemands tombent de sommeil. Ils prennent un peu de repos.

L'ATTAQUE DE LA LIGNE STALINE

C'est alors l'attaque de la puissante ligne Staline. Les avions de reconnaissance prennent des photos des fortifications. L'attaque est déclenchée. En une journée, 285 avions soviétiques sont incendiés au sol. La préparation d'artillerie terminée, les pionniers d'assaut coupent les barbelés et c'est l'assaut ardent irrésistible. La 1re ligne est détruite. Le système défensif s'échelonne en profondeur. La 2e ligne Staline est le prochain objectif des troupes du Reich. Elle est forcée et dépassée.

Un combat nocturne de chars devant St-Pétersbourg est une véritable vision de l'Apocalypse. En un mois, 7.000 chars ont été détruits. C'est le percée vers Minsk. Nous assistons là à la plus grande bataille d'encerclement de l'Histoire. La guerre se déchaîne ici avec une violence inouïe. La tactique allemande apparaît nettement : encerclement et anéantissement. Devant Minsk, plusieurs divisions rouges sont victimes de cette tactique. Nous voyons les colonnes de prisonniers se croisant avec les colonnes de soldats allemands avançant sans cesse. Minsk est prise, mais il n'en reste que des ruines. Les habitants ont jeté à terre la statue de Lénine.

LA BATAILLE GIGANTESQUE

Voici la Béresine. C'est l'avance vers Smolenks où les troupes du Reich pénétreront le 16 Juillet.

Les raids de nuit sur Moscou se multiplient. Kiev est tombée. En direction d'Odessan, c'est Nicolaiew qui est prise.

Sur ce front du Sud, les troupes allemandes reçoivent l'aide des troupes roumaines, italiennes, hongroises, slovaques et des volontaires. Prise de Lemberg. Bataille pour la ville de Kiew : marches harrassantes où l'on voit la population apporter spontanément son concours à la mise en état des chemins. Encerclement d'Odessa. Combats d'avions. Marche vers la mer noire. Une division rouge totalement anéantie. L'avance se poursuit jour et nuit malgré la résistance, les difficultés du terrain, malgré les routes impraticables.

Les soviets en retraite, laissent derrière eux des quantités considérables de matériel : des milliers de wagons, 14.000 chars d'assaut, 12.000 avions, 13.000 camions, tandis que 1.200.000 prisonniers ont été faits en huit semaines.

Le combat gigantesque se poursuit sans répit ni trêve et sans merci.

Les régions libérées de la barbarie rouge se relèvent. Les églises sont rendues au culte. La terreur a régné dans les villes russes avant que d'être prises et libérées. Le spectacle des hommes et des femmes victimes de ce terrorisme est effroyable.

Voici les Légions de Volontaires : Belges, Hollandais, Danois, Suédois, Espagnols... et Français.

Tous vont lutter pour reconstruire l'Europe de demain.

La nouvelle Europe est en marche...

LE FRONT DU TRAVAIL ALLEMAND CHARGÉ DES INTÉRÊTS DES OUVRIERS ÉTRANGERS

Berlin, 27. — Le gauleiter Sauckel, fondé de pouvoirs général aux questions ouvrières, a chargé le front de travail allemand des intérêts des ouvriers étrangers.

D'après l'ordonnance du gauleiter, les cantonnements des ouvriers étrangers doivent être d'une propreté et d'une hygiène exemplaires.

Autant que possible, on organisera des camps séparés pour des ressortissants de chaque pays. En tous cas, des cantonnements séparés seront prévus dans chaque camp. On prendra en considération, les habitudes nationales des ouvriers pour ce qui concerne leurs heures de loisir, leurs repas, l'organisation de séances récréatives, etc...

T. S. F.

MERCREDI 29 JUILLET

Radio Journal à 7 h., 8 h., 9 h., 13 h., 14 h., 18 h., 20 h., 22 h., 24 h. — **Concerts** à 7 h. 30, 8 h. 15, 12 h., 13 h. 15, 14 h. 30, 14 h. 45, 15 h. 15, 16 h. 15, 17 h. 15, 17 h. 30, 18 h. 30, 18 h., 18 h. 45 (Fernandel), 20 h. 15 (« La belle époque »), 21 h. 30, 22 h. 15, 22 h. 45, 23 h., 23 h. 15, 23 h. 330, 0 h. 15. — 17 h. : « Les Routes du ciel ».

OU, QUAND ET COMMENT ?

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

déclaré que la décision du gouvernement britannique de créer un deuxième front n'était plus un secret pour personne.

Toutefois, a-t-il ajouté, la question de savoir à quel moment et à quel endroit on établira ce front relève uniquement de la décision des membres militaires du cabinet de guerre.

M. Brown, député indépendant, a demandé à Orantham, que le deuxième front soit créé maintenant et non dans deux ans. Un fiasco, a-t-il déclaré, vaudrait toujours mieux que rien.

M. Edgar Granville, indépendant, a déclaré, que le peuple anglais devait être appelé immédiatement à l'action. Durant six mois, a-t-il dit, le gouvernement britannique a nourri le peuple anglais d'un optimisme béat. Pas une seule victoire ne justifie pareil optimisme.

Le président des ouvriers métallurgistes, Jack Tanner a déclaré : « Si nous établissons un second front, nous pouvons vaincre les Allemands ».

M. Bevin calme les impatiences

Amsterdam, 27. — On mande de Londres au Service d'Informations britannique :

M. Bevin, ministre du Travail, a déclaré hier que les politiciens qui préconisaient la création d'un second front en Europe, soutenaient, par là même, exclusivement Hitler.

« Un deuxième front, a-t-il ajouté, ne peut être formé qu'après une préparation soigneuse et approfondie. »

Le Gouvernement de Londres ne veut pas céder à la pression de l'opinion publique

Berlin, 27. — M. Bevin, ministre britannique du Travail, a prononcé dimanche un discours dans lequel il s'attaque au « jeu de devinettes » organisé autour du « deuxième front ».

A Berlin, on ne pense pas que cette déclaration qui revient à dire « Cessez de nous parler du deuxième front » puisse être considérée comme une preuve que le Gouvernement anglais renonce à son intention de créer un nouveau front. L'expression dont s'est servi M. Bevin y est cependant considérée comme un indice que la propagande démesurée à laquelle ce fameux plan a donné lieu commence à déplaire au Gouvernement britannique.

On suppose à Berlin que les dirigeants anglais entendent résister à la tendance qui aboutirait à leur faire dicter les opérations militaires par l'opinion publique. Les milieux politiques berlinois sont d'avis que c'est un fait intéressant que M. Bevin, qui est l'élément de gauche le plus en vue du Cabinet, ait été choisi pour réduire au silence les clameurs en faveur de la création d'un deuxième front, la gauche anglaise étant le groupe qui le réclame avec le plus d'insistance.

Une question de tonnage

Amsterdam, 27. — M. Mac Gentry, commentateur britannique, a déclaré que la situation dans laquelle se trouvaient les Soviets était particulièrement sérieuse par suite du développement que prennent les combats en Russie méridionale. Il a affirmé que pour la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, ces événements étaient tout aussi importants que pour l'U.R.S.S.

M. Mac Geatty a déclaré en outre, qu'on pouvait comoarer la situation actuelle de l'Union des Soviets à celle de la France après la percée de la ligne Maginot en 1940.

Il est donc compréhensible, a dit M. Geatty, de voir les Soviets réclamer de plus en plus instamment aux alliés la création d'un deuxième front européen. Il est du devoir de ceux-ci de créer ce front aussi rapidement que possible. D'ailleurs, a-t-il expressément ajouté, si ce front n'est pas encore devenu une réalité, c'est exclusivement à la suite d'une question de tonnage.

Les Américains ont peur de faire une opération trop onéreuse

Genève, 27. — On apprend de New-York :

Le problème du deuxième front cause de sérieux soucis aux Américains. Le chroniqueur militaire du « New-York Sun » a signalé qu'un deuxième front, même dans le cas d'un éventuel succès, serait une « affaire onéreuse ». Il poursuit : « La créatipon d'un deuxième front ferait beaucoup de victimes, provoquerait la perte d'une importante flotte de navires marchands et l'anéantissement d'une grande quantité d'avions. D'ailleurs, il serait absurde de risquer le saut sans savoir au préalable où l'on aboutirait. Les Russes ne peuvent désirer que les Alliés commettent un suicide pour des raisons sentimentales. La mesure des risques que peuvent courir les Alliés dépend de la situation sur le front russe. »

Le Maréchal chez les Compagnons de France

« Si vous faites très bien ce que vous avez à faire, la France se relèvera d'elle-même », a déclaré le Chef de l'État

Vichy, 26. — Il y a deux ans, quelques semaines après l'armistice, des chefs appartenant à tous les milieux sociaux et confessionnels conscients des destinées nouvelles de notre pays, se réunissaient à quelques kilomètres de Vichy, en forêt de Rendan, pour poser les principes d'un important mouvement de jeunesse, le mouvement « Compagnons de France ».

Aujourd'hui, pour célébrer le deuxième anniversaire de la naissance du mouvement, un immense rassemblement s'est organisé sur les lieux mêmes où, grâce à l'initiative d'Henri d'Avernas, il a commencé à vivre. Ils sont là près de 7.000.

Le maréchal est venu parmi eux, non en personnage officiel mais en voisin.

Après un défilé qui dure plus de trois quarts d'heure, le maréchal se rend à une clairière voisine où se dresse le podium sur lequel viennent tomber deux immenses banderoles tricolores. Les 7.000 compagnons se sont massés en rangs serrés devant le podium.

« Monsieur le Maréchal, déclare le chef de Tournemirie, les 6.900 compagnons qui sont ici sont venus d'Algérie, de Tunisie et de toutes les provinces de France. En venant inopinément aujourd'hui, c'est le plus grand honneur et le plus grand plaisir que vous puissiez leur faire car dans leur province, ils sont venus au mouvement dans le seul but de vivre et de servir autour d'eux selon les principes que vous avez émis dans vos messages. Aussi je veux vous remercier devant eux de la visite que vous leur faites maintenant ».

Le maréchal prend alors la parole :

« Tâchez de faire le mieux possible ce que vous avez à faire. On ne considère pas assez suffisamment cet élément de la perfection. Si vous arrivez à faire très bien ce que vous avez à faire, la France se relèvera d'elle-même. (Acclamations). Voici un principe auquel je voudrais que vous pensiez souvent, lorsque vous réfléchissez à ce que vous faites, que ce soit pour faire le mieux possible, de façon à augmenter le rendement. Mes amis, je reviendrai tout à l'heure et je m'en fais une grande fête ».

Le maréchal remet maintenant au chef de Tournemire le fanion des Compagnons de France, pendant que 7.000 poitrines entonnent d'une seule voix le chant « Compagnon », à Monsieur le Maréchal, dit alors le chef de Tournemire, je vais vous remettre un sac de cette terre que nous venons de mélanger, symbole de notre volonté d'unité française ». « Mes amis, répond le maréchal, on n'apporte en ce moment un sachet de terre de toutes les provinces : cette terre forme un mélange compact, qui est la signification de la réunion de la France. C'est le but que nous cherchons tous, et j'ai le grand espoir de réussir à former des liens entre toutes les provinces ».

ELLE AVAIT POURTANT UN PANTALON, M. LE MAIRE !

Une singulière mésaventure vient d'arriver en pays basque à un groupe de jeunes sportifs de familles très honorables et nullement à zazou », membres du Kayak Club de France, section du Sud-Ouest. Comme ils descendaient la Nive en canoë, une des embarcations chavira, et la jeune fille qui la montait perdit dans l'eau une partie de ses vêtements. Vêtue d'un pantalon prêté, elle se rendit à la mairie pour déclarer la perte de sa carte d'identité.

Or, à sa grande surprise, elle se vit infliger par le maire un procès-verbal pour tenue incorrecte, alors qu'une de ses compagnes coupables de porter un short.

LISEZ et UTILISEZ nos PETITES ANNONCES

Informations Régionales

Une vache volée et tuée à Quiéry-la-Motte fut débitée à Douai

Quatre arrestations

La brigade de gendarmerie de Rouvroy, que commande l'adjudant Dellon, a réussi une belle opération qui met à l'honneur les gendarmes Gobert, Huguenin, Williame, Bachimont et leur chef.

VIANDE MALSAINE

M. Marcel Vivier, cultivateur, demeurant Grande Rue, possède une pâture, route de Beaumont. De nombreux bestiaux y étaient parqués. C'est ainsi qu'un matin il constata qu'une vache, pleine de huit mois, avait été abattue. Dans un coin de la prairie il découvrit la tête, les pieds, les poumons et le veau mort-né dans son enveloppe. On lui avait précédemment volé un veau et, on le comprend, le cultivateur avisa aussitôt les gendarmes de Rouvroy.

Les policiers se mirent immédiatement en devoir de rechercher les auteurs de ce vol.

Ils furent amenés à aller chez Dieudonné-Louchez, 34 ans, ouvrier agricole, rue d'Esquerchin, dont la réputation d'abatteur clandestin est notoire.

Au cours de cette visite les gendarmes découvrirent un demi-cœur de vache, un demi-foie, un panier plein de graisse, un rognon, un fauxfilet. Puis, ailleurs, des outils ensanglantés et des vêtements souillés de sang.

L'homme, interrogé, déclara n'être pas au courant du vol chez M. Vivier. Il louvoya, essaya de se dégager, puis avoua qu'il avait rencontré dans un café de Douai, près du pont d'Esquerchin, un individu qui lui parla affaire. Il ajouta avec un toupet magistral : « Je crois qu'il s'agit d'une bande d'individus dangereux qui se livrent pourrellement au marché noir dans la région de Marchiennes et qui volent continuellement des bêtes dans les pâtures. »

Le vétérinaire de l'endroit, M. Détrez, de Vitry-en-Artois, fut appelé à examiner la viande qu'il déclara impropre à la consommation.

QUATRE DOUAISIENS ARRÊTÉS

L'adjudant Dellon et ses hommes partirent vite à Douai pour continuer leur enquête si bien commencée et en si bonne voie.

Au quai Bertin, ils pénétrèrent dans une maison abandonnée transformée en boucherie clandestine. Une jeune fille, Renée Guérin, originaire de **Cantin**, était occupée à découper de la viande et des paquets étiquetés étaient prêts à être emportés pour la distribution.

Dans la pièce il y avait deux quartiers arriérés et de nombreux morceaux de viande. Interrogée, la jeune fille déclara qu'elle était là, installée depuis quelque temps par son ami, un sieur Toni Jackson, demeurant rue de la Croix d'Or. Elle avait acheté une vache pour le prix de 11.000 fr. à un inconnu qui était passé en automobile, mais elle ne voulut pas dire son nom. La viande avait été achetée à 60 fr. le kilo à un nommé Marcel Lion, 37 ans, demeurant rue de la Cloche, 23, à Douai.

Les gendarmes arrêtèrent la jeune fille et Marcel Lion. Se fut bientôt le tour de Maurice Scrève, demeurant 5, rue de Marchiennes, âgé de 21 ans, exerçant la profession d'instituteur. Il avait touché pour cette affaire une commission de 1.500 fr.

Il fallait découvrir le conducteur de l'auto. Ce fut tôt fait. L'auto avait été garée chez Mme veuve Duhin et le véhicule appartenait à Dieudonné Louchez, de Quiéry-la-Motte, qui le conduisait lui-même. Naturellement, Louchez n'avait pas de permis de circulation.

Louchez, Guérin, Lion et Scrève ont été arrêtés et conduits à la maison d'arrêt Saint-Nicaise. Ils seront tous poursuivis pour vol et pour infractions au règlement sur l'abattage, la vente, la création de commerce, etc...

Au cours de la visite domiciliaire faite chez Lion Marcel, les enquêteurs ont découvert 40 savonnettes qui ont été saisies. Nouvelle charge à l'encontre de l'individu.

Des nouvelles de nos prisonniers

Quelques gars de la région de Lille envoient de leurs nouvelles. Ce sont : DENNEULIN (Havas, LILLE-WATTIONIES) *; HAVERBECKE*, de RONCHIN *; T. DELHAYE et R. BIGOT*, de LILLE *; J. LAURENT, notre ami et collaborateur au* « Réveil du Nord » *; L. DUQUESNE et P. MANIEZ*, de LILLE *; J. DUPAS*, de WATTIGNIES *; M. DELEU*, de LILLE *; E. ROUSSEAUX*, de PONT-DE-LA-DEULE *; DE VENDT*, de SECLIN. (Ph. privée)

OUVERTURE D'UN COLLÈGE DE JEUNES CHEFS

L'Inspection Académique communique :

Le Secrétariat Général de la Jeunesse ouvre à La Chapelle-en-Serval (Oise) un collège de jeunes.

Il y poursuivra parallèlement à un enseignement secondaire, un enseignement direct, capable de former des hommes et des chefs.

Il fait appel aux jeunes de France, aptes à une vie rude au service du pays.

Le concours d'admission a lieu à la Chapelle-en-Serval, du 1er au 13 septembre ; les conditions d'admissibilité sont les suivantes :

Etre français — non juif — de constitution physique, intellectuelle et morale robuste, apte à suivre une troisième de lycée, c'est-à-dire sortant de 4e de lycée, de 3e d'E.P.S. ou posséder une formation équivalente.

La date limite d'inscription est fixée au 25 août 1942.

Le jeune homme admis est entièrement pris en charge par le Secrétariat : logement, nourriture, habillement, fournitures scolaires, enseignement.

Pour toute demande d'inscription ou de renseignements, adresser la correspondance à M. le Directeur du Collège de jeunes chefs, Vieux Château, La Chapelle-en-Serval (Oise).

A qui l'auto mystérieuse trouvée à Loos-lez-Lille ?

Lundi, vers 19 h. 15, une auto marquée 916 X P 5 venant d'Haubourdin et se dirigeant vers Lille, a capoté dans la rue du Maréchal Foch à **Loos**.

De celle-ci, 3 hommes sont descendus qui abandonnèrent le véhicule et partirent en direction de Lille.

La voiture a été remisée dans une dépendance de la Compagnie du Gaz à Loos. Elle porte sur les ailes avant l'inscription « Secours National ». Cette voiture a souffert du capotage. Elle a les 2 pneus arrières crevés. A l'intérieur se trouvait une somme de 1 fr. 70, une casquette grise et une valise contenant des outils.

Des renseignements recueillis à la direction du Secours National à Lille, aucune automobile répondant au signalement donné ne se trouve en circulation pour ce service. Il s'agit vraisemblablement d'une voiture volée dont les numéros ont été truqués et dont on a mis l'inscription du « Secours National » pour lui permettre de circuler sans inconvénient.

Une enquête est ouverte par le commissaire de police de Loos.

Après dépassage de ce numéro 916 X P 5, M. le Commissaire de Police de Loos a découvert le numéro initial : 238 M R 4.

LA RÉPARTITION DU CHARBON D'AOUT

Sont mis en circulation au cours du mois d'août 1942, les coupons de la carte de charbon des foyers domestiques portant les numéros 19 et 20.

Les coupons portant les numéros 16 à 18 restent valables pendant le mois d'août, suivant les modalités prévues par les arrêtés antérieurs.

Tous les coupons numérotés de 1 à 15 sont périmés au 1er août.

Les coupons 18 et 20 ont les valeurs suivantes (en charbon) :

Saui, le coupon 20 des cartes blanche et jaune bénéficiant de 50 kg. (peut-être aussi sans gaz).

Les coupons 19 et 20 des cartes rouge et verte (sans gaz) bénéficiant de 50 kg.

Les marchands de charbon détenteurs de schlamms pourront délivrer 150 kg. de schlamms en remplacement de 50 kg. de charbon.

Il pourra en être de même pour le poussier de coke des Usines à Gaz qui est assimilé aux schlamms.

Le coke et le gresillon de coke seront livrés au même poids que le charbon.

Pourra être servi dans les mêmes conditions, au cours du mois d'août, le coupon No 23 de la carte des foyers domestiques ne portant pas l'indication « Pas de Gaz » en possession des usagers du gaz qui désireraient obtenir, par anticipation, une livraison de 50 kg. de charbon ou 150 kg. de schlamms, quelle que soit la couleur de la carte, à valoir sur celles qui leur seront faites au cours de l'hiver prochain.

Les marchands seront tenus de livrer par priorité, les coupons 16, 17 et 18 qui n'ont pu être honorés en juillet, aux personnes dont le nom figurera sur une liste qui leur sera remise par les Maires.

DANS LES P. T. T.

Par arrêté en date du 15 juillet (J.O. du 23), sont nommés :

A Lille, Service de l'Ingénieur en Chef régional : M. **Havez**, de Lille, Direction Départementale ; Inspecteur à la Direction Départementale : M. **Delmaere**, rédecteur de Lille 1Service de l'Ingénieur en Chef régional; Inspecteur à **Arras** : M. **Baudienville**, de Chartres. ; Inspectrice à **Laon** : Mlle **Langeagne**, de Paris.

ÉCHOS ET CARNET

CALENDRIER. — Mercredi 29 juillet : Soleil : Lever à 6 h. 21 ; coucher à 21 h. 32.

Aujourd'hui : Ste-Marthe. — Demain : St-Abel.

LES FUNERAILLES DE M. LE Dr GAUDIER

Lundi à onze heures, en l'église du Sacre-Cœur, se sont déroulées les funérailles du très regretté Dr **Henri Gaudier**, officier de la Légion d'Honneur, croix de guerre 1914-1918, professeur honoraire de la Faculté de Médecine de Lille, membre correspondant et lauréat de la Société de Chirurgie (Prix Lannelongue), membre correspondant de l'Académie de Médecine et de la Société Belge de Gynécologie, décédé à Lille, le 23 juillet 1942, dans sa 77e année.

Le deuil était conduit par MM. Edouard et Paul Gaudier, les deux fils du docteur, et les cordons du poêle tenus par MM. le Professeur Lespagnol, représentant la Faculté de Médecine ; Chatry, professeur au Lycée ; Jean Barrois, représentant le Club Alpin ; Raoust, conseiller municipal de Lille, secrétaire de la Commission Historique du Nord et président de la Commission du Conservatoire ; le médecin-colonel Sergeant et M. le docteur Looteu.

Dans l'assistance très nombreuse composée d'amis appartenant au monde médical et aux Beaux-Arts, on notait la présence de M. le Recteur Dieu et de M. le Professeur Vallée, représentant l'Université.

Sous le porche de l'église, M. le Professeur Pierre Swynghedauw, ancien élève de M. le Professeur Gaurier, rendit un dernier hommage à la mémoire du grand maître et savant disparu.

Le corps fut ensuite transporté au cimetière de l'Est pour être inhumé dans le caveau de famille.

CHRONIQUE DES VIEUX TRAVAILLEURS

47me Série de questions

1. — Agée de 67 ans, j'ai travaillé jusqu'en septembre 1939. Depuis cette date je suis en chômage. Etant actuellement sans ressources, ai-je droit à la retraite. — Mme D... à Harnes.

Réponse. — Vous avez dû cotiser aux A. S. de juillet 1930 à mars 1935 et à ce titre vous bénéficiez sans doute d'une retraite A.S. C'est donc à la Caisse qui paie votre pension que vous devez adresser votre demande.

2. — J'ai 78 ans, ai travaillé à domicile ; je n'ai pu cotiser aux A. S. parce que trop âgée à cette époque. Ai-je droit à l'allocation V. T.? — Mme B. K. à Lomme.

Réponse. — Dès l'instant que vous pouvez fournir des certificats d'emploi attestant 5 ans au moins de travail salarié après l'âge de 50 ans, adressez une demande au **Service régional des Assurances sociales, 48, rue Royale à Lille.**

3. — Mon père, âgé de 76 ans, est propriétaire de sa maison. Ayant plus de cinq ans de service après l'âge de 50 ans, a-t-il droit à la retraite des vieux ? — M. Auguste.

Réponse. — Oui, il y a lieu de fournir certificats d'emploi.

4. — Agé de 50 ans, j'ai travaillé pour une administration durant 38 ans; j'ai cotisé 14 ans aux R. O. P. et j'ai encore payé pour toucher une pension de 7.415 fr. que je touche depuis 1937. Atteint de rhumatisme, j'ai cessé le travail depuis 1937. N'ai-je pas droit à la retraite des vieux à titre d'inapte (j'ai élevé six enfants). — W. H. E.

Réponse. — 1° Si votre pension de retraite est accordée au titre de l'Etat, des départements ou des communes vous n'avez pas droit ; 2° A titre d'inapte, il faut avoir 60 ans pour solliciter l'allocation. Vous ne pourrez par ailleurs dépasser 11.000 fr. de ressources.

R. S

Quand peut-on demander la Retraite des Vieux Travailleurs ?

On sait que le vieux travailleur qui désire le bénéfice de l'allocation doit avoir 65 ans révolus. Est-il obligé de demander immédiatement sa retraite ? Telle est la question que nous posent nos correspondants à maintes reprises ?

A l'évidence, nul n'est obligé de demander la liquidation de son allocation à 65 ans révolus. Les gens valides à cet âge sont encore en nombre suffisant et il est certain que celui qui se sent capable de continuer à exercer un emploi est parfaitement fondé à s'occuper normalement dans son métier.

Mais il n'en est malheureusement pas ainsi pour la généralité des cas, et pas mal de vieux travailleurs aspirent l'âge limite afin de pouvoir prétendre à une retraite bien gagnée.

Ils peuvent donc formuler leur demande dès qu'ils ont 65 ans. des imprimés spéciaux sont à leur disposition au **Service régional des Assurances sociales, 48, rue Royale à Lille**, dans les caisses d'Assurances sociales soit même dans les mairies.

DATE D'EFFET DE LA RETRAITE

La retraite prend effet du **premier jour du mois** qui suit la date de réception de leur demande par leur caisse d'Assurances sociales.

Ainsi par exemple, un vieux travailleur atteint l'âge de 65 ans le 14 août 1942. Il dépose sa demande le 19 août; sa retraite partira du premier jour du mois suivant, c'est-à-dire le 1er septembre 1942.

Les paiements étant effectués par trimestre et à terme échu, le premier versement aura lieu trois mois après, c'est-à-dire le 1er décembre pour les mois de septembre, octobre et novembre.

Comme le cumul d'un salaire et de la retraite est autorisé pendant trois mois, le vieux travailleur devra **obligatoirement** cesser son emploi le 1er décembre.

IL Y A TOUJOURS LIEU DE FAIRE SA DEMANDE DE RETRAITE

Les retraites des Assurances sociales et des Retraites ouvrières et paysannes croient aisément **qu'automatiquement à 65 ans**, ils sont admis à bénéficier de la retraite des vieux travailleurs.

En cela ils se trompent grossièrement **et il y a toujours lieu de faire une demande** ; ceci se comprend aisément car ne peut avoir droit à cette allocation des vieux travailleurs, que celui **qui prend l'engagement de cesser le travail salarié.**

Il est donc de l'intérêt des vieux travailleurs qui désirent bénéficier de l'allocation, de déposer leur demande à leur caisse d'Assurances sociales **dès qu'ils atteignent l'âge de 65 ans.**

Reprenant l'exemple cité plus haut, si le vieux travailleur tarde à formuler sa demande et s'il ne la dépose que le 17 octobre par exemple, le point de départ étant le premier jour du mois suivant, sa retraite courra du 1er novembre et le premier versement n'interviendra que **le 1er février 1943**; il aura donc perdu **sans rappel possible**, deux mois de retraite à 300 fr.

Effondrement d'une tentative d'attaque ennemie en Egypte

Rnma, 27. — *Le Grand Quartier Général des Forces armées communique :*

Une tentative d'attaque ennemie affectuée contre le secteur méridional du front s'est effondrée devant la résistance immédiate que nos formations ont opposée. Nous avons fait des nouveaux prisonniers. L'aviation a appuyé les opérations terrestres et bombardé à plusieurs reprises les lignes de ravitaillement ennemies.

Une incursion anglaise au-dessus de Tobruk a causé des dégâts minimes et fait quelques victimes. Un des appareils ennemis a été descendu par la défense antiaérienne.

Des formations d'avions Spitfire, qui essayaient d'attaquer des bombardiers de l'Axe au cours de leur retour d'une opération offensive contre l'île de Malta, ont été contraintes au combat par des chasseurs germano-italiens. Au cours de ce combat aérien, les chasseurs allemands ont abattu deux avions ennemis.

Le Mildiou nuit au rendement et compromet la conservation des pommes de terre. Détruisez-le.

Un village typique d'indigènes, dans le désert irakien. (Ph. Siphol)

La Rose de Minuit

Par SAINT-ANGE

— 10 —

Et soudain ses traits se figent, sa bouche s'entr'ouvre comme s'il manquait d'air. Il lit... il lit... avec avidité. Quoi ?... Rien de sensationnel, pourtant, n'émerge des paragraphes qui suivent. Au contraire, la journaliste, déçu, at qui veut a tirer a son nombra de lignes, se perd dans une description alambiquée d'un coin de Sologne perdu, entre bois et étangs, d'un humble et mystérieux castel dont la seuil est inviolabla et les habitants invisibles.

Le pilote d'essai Tom Montier s'est bien laissé arracher une interview. Mais il ressort qu'une consigna stricta a été donnée, que les abords du château sont défendus, et le reporter, n'arrivant pas à en extraire matière à « effets », sa lance pour conclure, dans un éloge dithyrambique de la carrière de l'aviatrice et dans des considérations générales.

Cependant, Max, avec la même attention passionnée, recommence le récit. Enfin, il se lève. On ne saurait exprimer vers quelles visions son regard s'est tourné, au-dessus de la foule, au-dessus de la rue. Cherche-t-il a son « étoile » ? D'autres paysages embués de pluie s'imposent-ils à lui ?

Il sort du café illumine. Il traverse la chaussée... Il marche vers la Coneorde, les quais... Sa déambulation est sans but.

Il passe la main sur son front pour en chasser des pensers obsédants, puis quelques mots s'échappent de ses lèvres.

« Ce Tom Montier a l'air d'un chic garçon. Si je lui écrivais... si je tentais ma chance encore une fois ?... Peut-être pourrait-il m'aider ? »

Un instant, le visage du petit Parigot lui apparaît. Mex Salbris lui voue une reconnaissance attendrie. Il murmure :

« Heureusement que j'ai une tête « qui revient ». Il avait raison, le gosse. Son journal « est plein de trues passionnants ». Je n'ai jamais senti, comme ce soir, que je suis au tournant de mon existence. Ce crieur de journaux, c'était un angelot de bon présage. »

XII

Son anxiété à peine rassurée, Me Salvet s'excusa.

— Je vous demande pardon, monsieur d'Angillon, j'aurais dû faire les présentations. Tom Montier... le pilote bien connu, le professeur de ma fille.

Les deux hommes se serrèrent la main sans mot dire, puis ils reprirent le chemin du château.

L'aviateur marchait le dernier, en retrait de quelques pas ; il examinait les lieux en monologuant intérieurement.

« Singulier endroit ! Quelle mousse ! Mais ce type a de la branche, il faut en convenir. Comment de tels endroits subsistent-ils encore ? Sans doute pour servir de décor à de tels phénomènes... Pauvre petite Denise... Ah ! naturellement, l'escalier en colimaçon. »

De la main il flattait la pierre polie par l'usure, ainsi que du marbre.

« Belle pièce, cette galerie, mais arriverons-nous jamais à la chambre du petiot ? C'est une caserne, non, c'est le château de la chanson : le vieux château-teau-teau du moyen âge. Et pas de chiqué, ici. Pas de restaurations. Denise, qui a du goût pour l'ancien, est bien tombée, si j'ose m'exprimer ainsi. Bigre... il ne manquait plus que cela. »

Mathilde, sombre, roide et revêche, venait d'apparaître sur un seuil.

« Ça, c'est le corbeau-beau, beau, ou le fantôme à chaque étage. Elle est noire comme l'oiseau de mauvais augure, mais elle a surtout quelque chose de spectral... Donc, c'est le fantôme, j'opte pour le fantôme. »

Mathilde s'effaça pour laisser pénétrer dans la pièce son frère et l'avocat. Montier, par discrétion, n'alla pas plus loin. Il s'appuya contre une croisée, le cœur battant.

Pour crâner, pour tâcher de mater l'appréhension qui l'envahissait, il essayait de fredonner le refrain qu'ont popularisé Pills et Tabet ; il écoutait pourtant, l'oreille tendue, tout ce qui se passait dans la pièce à côté.

D'abord rien, un silence presque intolérable. Les pas avaient glissé sur les parquets gémissants, le groupe s'était arrêté devant le lit. Enfin, une voix lointaine, une voix de petite fille, avait dit :

— Papa... Oh ! c'est mon papa...

Puis, des sanglots s'étaient étouffés dans une étreinte.

Mathilde et Savinien d'Angillon rejoignirent l'aviateur et l'encadrèrent, aussi énigmatiques l'un que l'autre. Montier les salua chacun d'une inclination de tête, mais ne trouva rien pour engager la conversation. Mathilde le toisait d'ailleurs avec une nuance de dédain qu'elle ne cherchait pas même à dissimuler.

Lorsque Me Salvat eut épuisé le flot d'amour qui lui avait monté du cœur en litanies de tendresse, qu'il se fut rasseuré aussi en tenant sa fille bien vivante contre sa poitrine, il s'informa :

— Mon enfant chéri, quelle fut la cause de l'accident et comment t'en es-tu tirée ?

La voix enfantine répéta, avec une terreur sans nom :

— L'accident ?... L'accident ?...

Elle dut essayer d'échapper à l'embrassement paternel, car Me Salvat reprit, et son accent révélait à nouveau l'inquiétude :

— Calme-toi... Nison, Nisette. Ne me désespère pas en t'agitant de la sorte... Ton pansement va se détacher. Là... là... reviens sur mon épaule. Où peux-tu être mieux ? Tu ne souffres pas ?

— Non, je suis bien, mon papa, mais je suis lasse, lasse...

— Cela n'a aucune importance, tu vas te reposer et je te ramènerai à Paris dès que le docteur le permettra. Ce soir, peut-être.

— Oh ! non, laissez-moi ici, je suis si fatiguée !

La voix se tut, comme épuisée.

Tom Montier sentait sa gorge se contracter douloureusement. Comme à son habitude, il mordit sa lèvre inférieure. Son regard scrutateur s'accrochait à celui de Savinien qui, des deux hôtes, paraissait évidemment le moins hostile, le plus humain.

Le châtelain comprit la muette interrogation et expliqua :

— C'est la première fois qu'elle s'exprime d'une manière compréhensible.

Il chuchota :

— En réalité, ma sœur et moi craignons plus pour sa raison que pour ses blessures. N'est-ce pas, c'est bon signe qu'elle ait reconn